

Poussins

« Ça a débuté comme ça ». On s'ambiançait, Koffi et moi, avec quelques verres de sodabi de la mère Afiavi, lorsqu'ils sont passés derrière nous. L'air de l'avenue scintillait de la poussière soulevée. Au pas cadencé, ils marchaient en direction de la lagune. On avait entendu parler des révoltes des gens du nord contre l'ordre de mobilisation générale, mais ici, à Cotonou, évidemment, on est à l'abri, disait Koffi. À l'abri, la bonne blague. Sans qu'on ait eu le temps de dire ouf, les tirailleurs qui fermaient la marche ont évolué en zigzag pour encercler la gargote. Ils pointaient sur nous la gueule étroite de leur(s) fusil(s).

Juniors

On ne bougeait plus du tout. Un officier sanglé dans son uniforme impeccable vint nous dire que nous avons l'honneur d'aller défendre la mère patrie dans le froid et la boue. Là, j'ai compris: quelles que soient notre intention et notre envie, « on était fait(s) comme des rats » ! Après quelques jours de cantonnement à la caserne où des sous-officiers eczémateux qui n'avaient jamais dû s'enlivrer, tout en racontant d'improbables fariboles, nous ont obligeamment inculqué les rudiments de notre nouveau métier de défenseur (s) de la patrie, on a embarqué fissa sur un rafiot infâme. « Il était si vieux ce bateau qu'on lui avait enlevé jusqu'à sa plaque en cuivre, sur le pont supérieur, où se trouvait autrefois inscrite l'année de sa naissance ; elle remontait si loin sa naissance, qu'elle aurait incité les passagers à la crainte et aussi à la rigolade ».

Juniors avancés

« Tant que nous restâmes dans les eaux d'Afrique, ça ne s'annonçait pas mal. » Les orgues rouillées du navire semblaient vouloir tenir la mer, et « les enrôlés croupissaient, répartis dans l'ombre des entreponts par petits groupes soupçonneux et nasillardes ». Naïfs, alanguis par la houle, priant pour la bonace, nous nous étions tous laissé enivrer par les hurluberlus et leurs paroles susurrées*, et par le mauvais vin, aussi, bu à tire-larigot. « On en rotait, sommeillait et vociférait tour à tour ». À l'approche des accores côtes lusitaniennes, les choses se sont gâtées, et pas qu'un peu. La mer perdait son calme céruléen, le vent coulis devenait franchement piquant, et pour se réchauffer, l'on était condamné à se battre les flancs tout en déambulant dans les coursives. Cela produisait un tohu-bohu pas biblique du tout, qui nous paraîtrait plus tard, une fois au front, au cœur de « l'abattoir international en folie », comme une douce musique.

Seniors

Sur le front, ça oui ! J'en ai eu des délices avariées, à en garder des souvenirs immarcescibles ! À croire que j'étais le seul à ne pas être complètement timbré ! Le seul anachorète chez les cénobites assassins ! De notre côté comme de l'autre, on se tirait dessus d'abondance, maladroitement mais avec opiniâtreté. « Au-dessus de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre peut-être des tempes, venaient vibrer l'un derrière l'autre ces longs fils d'acier tentants que tracent les balles qui veulent vous tuer, dans l'air chaud d'été ». Au milieu de ce charivari dantesque, notre colonel, en dépit d'une blésité un rien comique, manifestait une bravoure stupéfiante, ignorant les échauffourées et la trouille des quelque cent ou mille enrôlés d'office qui l'entouraient ! Il aurait fallu qu'on se sacrifiât, à faire avec lui les cent pas au milieu de la route, persuadés par tout ce plaisant amphigouri ! « Serais-je donc le seul lâche sur la terre, perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique ».

* attention à la prononciation.